



Le fils

Kim Aris,  
à Londres,  
le 16 octobre.

d'Aung San Suu Kyi

**assigné à résistance.** Texte Guillaume PAJOT  
Photos Enda BOWE

KIM ARIS A GRANDI DANS L'OMBRE DE SA MÈRE ET A TOUJOURS VEILLÉ À PRÉSERVER CET ANONYMAT. PAS ÉVIDENT LORSQU'ON EST LE FILS CADET DE LA CÉLÈBRE OPPOSANTE BIRMANE, AUNG SAN SUU KYI, PRIX NOBEL DE LA PAIX 1991 QUI, APRÈS DES ANNÉES D'ENFERMEMENT, A PRIS LA TÊTE DU PAYS EN 2016 AVANT D'ÊTRE RENVERSÉE PAR LA JUNTE EN FÉVRIER 2021. AUJOURD'HUI, L'ANCIEN GAMIN FANTASQUE EST INQUIET. IL A DÉCIDÉ DE S'EXPOSER À LA LUMIÈRE AFIN D'ALERter SUR LE SORT DE SA MÈRE, ÂGÉE DE 78 ANS, À NOUVEAU INCARCÉRÉE ET DONT L'IMAGE A ÉTÉ TERNIE PAR SON SILENCE AUTOUR DU MASSACRE DES ROHINGYA.

**TOUTE SA VIE, IL S'EST BLOTTI DANS LE SILENCE**, laissant sa peau tatouée parler pour lui. Il suffit de regarder. Sur son bras gauche, du poignet à la clavicule, un long serpent appelé *naga*, créature mythique et féroce gardien des temples bouddhistes birmans, dont la queue pointue disparaît sous la manche de son tee-shirt. Et surtout, tout près, à l'épaule, un drapeau rouge et or, celui de la Ligue nationale pour la démocratie (LND), le parti fondé par sa mère, Aung San Suu Kyi, alors dissidente, en Birmanie. Ce tatouage, il l'a fait faire en 2010, sur un coup de tête, quarante-huit heures avant de la retrouver devant les caméras du monde entier, à Rangoun, après dix ans de séparation. « *C'était ma façon de montrer à tous, sans dire un mot, que je la soutenais* », raconte aujourd'hui Kim Aris, fils cadet du tibétologue britannique Michael Aris, décédé en 1999, et de l'ancienne dirigeante birmane. De sa mère, il a hérité un visage émacié et des yeux inquisiteurs, noirs comme deux fragments d'obsidienne.

C'est la première fois qu'il rencontre la presse française. Si Kim Aris sort de son silence, c'est pour alerter l'opinion publique internationale sur la captivité de sa mère. La cheffe du gouvernement birman, renversé par un coup d'État militaire le 1<sup>er</sup> février 2021, est incarcérée depuis à Naypyidaw, la capitale. Après dix années de transition démocratique, la Birmanie est à nouveau dirigée par une junte, et connaît une violente guerre civile entre l'armée putschiste et les rebelles pro-démocratie. Accusée, entre autres chefs d'inculpation, de corruption, de violation de secrets d'État et de fraude électorale, Aung San Suu Kyi a été condamnée le 30 décembre 2022 à 33 ans de prison, au terme d'un procès « absurde » aux « charges fabriquées », selon Amnesty International. Sa peine a été réduite en août à 27 ans, à l'occasion d'une fête religieuse bouddhiste. Âgée de 78 ans, la lauréate du prix Nobel de la paix 1991 pourrait devenir centenaire en prison. « *C'est un miracle qu'elle soit encore en vie. Franchement, ils sont en train d'essayer de la tuer* », s'indigne Marie-Laure Aris, belle-sœur française d'Aung San Suu Kyi et tante de Kim, installée à Londres et de passage à Paris.

Ce matin d'octobre 2023, Kim Aris, 46 ans, reçoit à Chiswick, une banlieue arborée et cossue de la capitale britannique. Bâtie en brique rouge, sa maison mitoyenne est décorée avec soin, comme un musée, avec des statues de bronze dans tous les coins. Lui paraît à l'étroit, prêt à bondir, en baskets et sweat aux motifs précolombiens, ses longs cheveux gris ramassés dans un bandeau – il refuse de les couper tant que sa mère ne sera pas libérée. Roulant cigarette sur cigarette, il a des airs de guérillero en partance pour le front.

Les interviews ne l'enchantent guère. « *Kim n'a jamais souhaité être un personnage public ni faire de politique*, explique son ami d'enfance Rob Foreman, 46 ans, qui vit à Oxford et l'a chaque semaine au téléphone. *Sa mère voulait qu'il reste loin des projecteurs, il a toujours respecté sa volonté. C'est différent aujourd'hui. La frustration, le fait de voir que le sort de sa mère*

*et celui de la Birmanie intéressent peu l'ont poussé à changer d'approche.* » Et à se débrouiller seul. Il y a quelques mois, Kim Aris, charpentier de métier et père de deux jeunes adultes, Jamie et Jasmine, a fondé sa propre association, Aid 2 Burma, « pour, dit-il, sensibiliser la communauté internationale à la situation birmane et lever des fonds en faveur des réfugiés et des familles de prisonniers politiques ».

Dans la salle à manger, le portrait d'Aung San Suu Kyi, peint par sa grand-mère paternelle, l'artiste franco-canadienne Josette Aris Vaillancourt, trône en majesté. Chaque soir, Kim dîne avec sa compagne, Annie, sous le regard de l'absente. Les informations à son sujet sont rares. L'ex-dirigeante serait incarcérée dans un centre de détention de la capitale birmane, Naypyidaw. L'Australien Sean Turnell, son ancien conseiller économique arrêté lors du coup d'État et libéré par la junte en novembre 2022, est l'une des dernières personnes à l'avoir vue. « *Ce centre de détention est vraiment horrible, et d'une chaleur étouffante*, témoigne-t-il au téléphone depuis Sydney. « *Suu* » était logée dans un bâtiment à part, une prison dans la prison. Les gardes la privaient de tout contact avec les détenus, de peur qu'elle les galvanise. Ils l'amenaient au tribunal dans un SUV aux vitres teintées. » Avant chaque audience, l'économiste parvient à lui parler. Il l'informe de l'invasion de l'Ukraine et de la mort de la reine Elizabeth II, qu'elle avait rencontrée en 2017. Ils échangent quelques livres, dont des Maigret de Georges Simenon. Elle paraît alors « *combative* » et « *en bonne santé* ».

Depuis un an, presque rien n'a filtré. Kim Aris se débat avec des rumeurs invérifiables évoquant des « *étourdissements* », des « *vomissements* », une « *infection des gencives* »... Il s'inquiète d'autant plus qu'il sait que sa mère a toujours refusé les traitements de faveur. Que, malgré son grand âge, elle demandera à vivre comme n'importe quel prisonnier. Redoutant le pire, il a tenté de mobiliser le Foreign Office, équivalent britannique de notre ministère des affaires étrangères, la Croix-Rouge, l'ambassade birmane de Grande-Bretagne. En vain. « *Je ne veux pas qu'on l'abandonne, ni qu'on l'oublie* », justifie-t-il.

L'histoire de Kim est celle d'une vie passée dans l'ombre de sa mère. Né en 1977 à Oxford, où la famille est installée, Kim et son frère, Alexander, de quatre ans son aîné, voyagent beaucoup avec leur père et celle qu'ils nomment affectueusement *May may* (« *maman* » en birman). Le couple les emmène en Inde, en Birmanie... En 1985, Aung San Suu Kyi, qui a repris des études de littérature birmane, passe l'année universitaire seule avec Kim, à Kyoto, au Japon. « *On se demandait toujours où ils étaient*, confie Kate Phillips, 44 ans, la cousine de Kim, mais pour eux cette existence semblait tout à fait normale. L'extraordinaire était leur ordinaire. »

Kim sait déjà que sa mère n'est pas n'importe qui en Birmanie. Aung San Suu Kyi est la fille d'Aung San, héros national et artisan de l'indépendance, assassiné en 1947 par une faction rivale alors qu'elle n'avait que 2 ans. Un héritage

lourd à porter. Dans *Se libérer de la peur* (Éditions des femmes-Antoinette Fouque, 1991), Michael Aris raconte qu'en 1971, avant leur mariage, sa future femme l'avait averti dans une lettre : « *Je ne te demande qu'une chose, si jamais mon peuple a besoin de moi, c'est de m'aider à remplir mon devoir envers lui. Serais-tu très contrarié si une telle situation se présentait ? Je ne peux dire aujourd'hui si elle est probable, mais je sais qu'elle est possible.* »

Un soir de mars 1988, le téléphone sonne à Oxford. Aung San Suu Kyi apprend que sa mère vient d'avoir une attaque cérébrale (à laquelle elle succombera neuf mois plus tard). Elle se précipite à son chevet, à Rangoun. La ville est en ébullition, les rues empestent la mort. L'armée tue les étudiants qui manifestent leur opposition au dictateur Ne Win, au pouvoir depuis 1962. Des survivants demandent à Aung San Suu Kyi de jouer les médiatrices. Elle hésite, n'a jamais fait de politique ni même pris part à une manifestation. Mais l'héritière d'Aung San finit par accepter.

Au bord du lac Inya, dans le cœur de Rangoun, sa grande bâtisse coloniale blanche devient quelques mois plus tard le quartier général de l'opposition et de la LND, qu'elle vient de cofonder. Kim y passe les vacances scolaires. Le 20 juillet 1989, il est présent lorsque des camions militaires pénètrent dans la cour et hérissent les murs de barbelés : Aung San Suu Kyi n'a plus le droit de sortir, la junte l'assigne officiellement à résidence. D'un coup de ciseau, un soldat tranche le fil du téléphone. « *L'atmosphère était très calme*, se souvient Kim, qui avait alors 11 ans. *Je n'avais pas peur. De mon point de vue d'enfant, cela avait l'air d'une aventure.* » Personne ne réalise alors que sa mère s'apprête à passer quinze des vingt et une années suivantes assignée à résidence, enfermée dans sa propre maison.

Pour l'affaiblir, la junte cherche à isoler de ses enfants. Kim et Alexander sont déçus de la citoyenneté birmane. À Londres, les demandes de visa s'éternisent. Leurs visites à Rangoun deviennent rares, mais Aung San Suu Kyi se refuse à tenter de quitter le pays, craignant de ne jamais pouvoir revenir. Depuis l'Angleterre, Michael Aris devient son porte-parole, multipliant les rendez-vous et les conférences de presse, en plus de son travail universitaire. Deux nonnes chrétiennes de Birmanie s'installent chez eux, à Oxford, pour aider le père à s'occuper de ses garçons. En 1991, le combat de Michael Aris porte ses fruits : Aung San Suu Kyi est lauréate du prix Nobel de la paix. En son absence, le père et ses deux fils viennent chercher la récompense à Oslo, en Norvège. La cérémonie de remise du prix est un crève-cœur. D'une voix blême, Alexander, 18 ans, lit un discours très digne, salué par un public debout. Kim le rejoint sur scène. À Rangoun, sa mère en savoure chaque mot à la radio.

Mais le sort s'acharne. En janvier 1999, Michael Aris apprend qu'il est atteint d'un cancer de la prostate. La junte l'empêche de se rendre en Birmanie malgré les appels en sa faveur du prince Charles, futur roi d'Angleterre, et d'anciens lauréats du Nobel de la paix, dont ○○○

○○ le dalaï-lama et l'archevêque sud-africain Desmond Tutu, militant contre l'apartheid. Chaque jour, Aung San Suu Kyi a son mari au téléphone, grâce au soutien discret de l'ambassade britannique. Kim, âgé de 21 ans, implore sa mère de revenir. « *C'est la seule fois où je l'ai fait et je m'en veux énormément*, dit-il aujourd'hui, au bord des larmes. *Elle avait déjà tellement de problèmes à gérer.* » Le cancer de son père est fulgurant. Trois mois plus tard, Michael Aris meurt le jour de ses 53 ans.

La cérémonie d'adieu se déroule au magnifique crématorium d'Oxford, avec ses deux chapelles et son jardin taillé au cordeau. C'est la saison des jonquilles. Parmi les invités, des moines birmanais, tibétains et bénédictins. « *Kim a fait un discours touchant, sans papier, dans le feu de l'action* », se souvient sa tante Marie-Laure Aris. À l'époque, le jeune homme est « *un écorché vif* », explique-t-elle. Il peine à trouver sa place dans une famille d'intellectuels et d'universitaires en vue – Lucinda Phillips, la sœur aînée de Michael Aris, a fondé la prestigieuse maison d'édition anglaise Aris & Phillips, référence dans la publication de classiques latins et grecs. Les études l'ennuient. Il tient une semaine à l'université de Durham, au nord de l'Angleterre, avant de suivre, pendant un an, des cours scientifiques à l'université d'Oxford Polytechnic.

Son caractère imprévisible inquiète sa famille. En 2000, venu chercher à Dublin un prix décerné à sa mère par la capitale irlandaise et remis par Bono, le chanteur du groupe U2, il apparaît sur scène avec une paire de béquilles – sa jambe est passée à travers une porte vitrée. Kim Aris a l'habitude de disparaître, parfois sans téléphone

ni adresse à donner. De cette période troublée il n'aime pas trop parler, dit que sa mémoire lui joue des tours. Peu de souvenirs, assure-t-il, sinon l'envie furieuse d'« *être anonyme* ».

Son frère a lui aussi pris de la distance, brouillé les pistes. Après des études de mathématiques à l'université d'Illinois, aux États-Unis, Alexander s'est installé au Nouveau-Mexique. Nous ne savons rien de plus. La famille a peu de nouvelles, Kim l'accepte : « *Il était plus âgé, il comprenait très bien ce qu'il se passait, c'était plus dur pour lui. Je crois que j'ai eu de la chance d'être le plus jeune... Maintenant, il tient à sa vie privée. Je ne veux pas l'exposer.* » Les deux frères ne se sont pas vus ces dernières années.

Le cinéma a fait connaître leur histoire familiale tourmentée. En 2010, Luc Besson produit et réalise *The Lady*, une biographie d'Aung San Suu Kyi centrée sur sa relation avec Michael Aris. Le cinéaste français, très enthousiaste, dit à chaque interview qu'il a pleuré en lisant le script de la documentariste et romancière anglaise Rebecca Frayne. Le tournage se déroule en Thaïlande en novembre 2010, alors que bruisse la rumeur d'une possible libération de celle qu'on surnomme la « Dame de Rangoun ». Kim Aris fait le voyage jusqu'à Bangkok et rencontre l'équipe du film. Il est « *fan* » de l'actrice Michelle Yeoh, qui joue sa mère, et de ses films de kung-fu. Au soir du 10 novembre, la réalité rattrape la fiction. Devant Luc Besson et ses acteurs, Kim reçoit soudain un coup de fil. Sa mère vient d'être libérée de sa résidence surveillée, il va pouvoir obtenir un visa. C'est un choc. La dernière fois qu'il l'a prise dans ses bras, c'était il y a dix ans.

Leurs retrouvailles ont lieu à l'aéroport international de Rangoun, le 23 novembre, dans le hall des arrivées. Toute la presse internationale est là. Sac au dos, Kim enlace une mère tactile mais qui refoule ses larmes. « *Vous savez, dans notre famille, nous ne donnons pas dans le mélodrame. Nous pensons à l'aspect pratique de la situation. Je n'encourage pas le mélodrame. Je n'aime pas cela* », affirmait Aung San Suu Kyi dans un livre d'entretiens (*Ma Birmanie. Conversations avec Alan Clements*, éd. Pluriel, 2008). Ce jour-là, malgré ses 33 ans, Kim Aris reste fidèle au gamin fantasque qu'il a toujours été. Ne porte-t-il pas un tee-shirt *Max et les Maximonstres*, d'après l'ouvrage pour enfants de Maurice Sendak ? Il a un cadeau pour sa mère. Un chiot baptisé Taichito, contraction de « Thai » et « mojito », un cocktail qu'il a découvert à Bangkok. Choix d'autant plus facétieux que sa mère ne boit pas une goutte d'alcool.

La libération d'Aung San Suu Kyi ouvre une période faste pour la Birmanie que Kim Aris suit principalement à distance depuis la Grande-Bretagne : amnistie massive de prisonniers politiques, fin de la censure, ouverture au tourisme... La junte semble prête à organiser des élections libres. Très populaire, la « Dame de Rangoun » vise le sommet du pouvoir. Après le scrutin de novembre 2015, largement remporté par la LND, elle prend quelques mois plus tard la tête du gouvernement. Mais l'état de

grâce est de courte durée. En août 2017, dans l'État d'Arakan, une province de l'ouest du pays, la minorité musulmane des Rohingya, apatride et persécutée de longue date, est massacrée par l'armée birmane et poussée à fuir au Bangladesh voisin. Plus de dix mille personnes sont tuées, d'après Médecins sans frontières. Une enquête indépendante des Nations unies appelle à poursuivre les coupables pour « génocide ». Interrogée à de multiples reprises sur le sujet, Aung San Suu Kyi refuse de condamner ouvertement les exactions des militaires. En 2019, alors que la Birmanie doit répondre devant la Cour internationale de justice d'accusations de génocide portées par d'autres États, elle fait le déplacement à La Haye, aux Pays-Bas, pour dénoncer un « *tableau trompeur et incomplet* ». Devant les juges, la Prix Nobel de la paix 1991 martèle que « *l'intention génocidaire* » ne peut pas être « *la seule hypothèse* ».

Ses soutiens la fuient. Cette fois, c'est elle, et non plus la junte, que l'archevêque sud-africain Desmond Tutu implore en septembre 2017 dans une lettre ouverte : « *Ma chère sœur : si le prix politique à payer pour votre ascension à la plus haute fonction de Birmanie est votre silence, alors ce prix est assurément trop élevé.* » Partout dans le monde, des médailles, des titres honorifiques obtenus durant ses années de dissidence lui sont repris. Elle garde le Nobel, mais sa chère ville d'Oxford lui retire la citoyenneté d'honneur, obtenue en 1997. Au prestigieux St Hugh's College, où elle a fait ses études dans les années 1960, son portrait est décroché du hall d'entrée. Michael Aris avait légué à l'université une huile sur toile réalisée en 1997 par l'artiste chinois Chen Yanning.

**KIM** Aris est son plus ardent défenseur, sans être capable d'apporter de preuves en sa faveur : « *C'était difficile de savoir ce qu'il se passait vraiment. Au téléphone, je ne parlais jamais de politique avec ma mère, de peur d'être écouté. Mais voir l'attitude des gens changer aussi radicalement et aussi vite... C'était triste. Ils l'ont abandonnée sans même chercher plus loin. Si ses propos étaient mesurés, c'est parce qu'elle voulait empêcher que d'autres atrocités soient commises.* » Il se penche, rallume une cigarette. La crise l'a laissé envahi de « *stress* ». Il s'est découvert, quelques mois plus tard, un ulcère à l'estomac. Aujourd'hui, le combat contre la junte se poursuit sans sa mère, à nouveau prisonnière, et par les armes, une façon de lutter qu'elle a toujours rejetée. L'histoire de son pays continue de s'écrire sans elle, mais Kim Aris ne lâchera pas. L'an dernier, il a récupéré le portrait de sa mère dont le St Hugh's College d'Oxford ne voulait plus. Un trésor pour lui. Avant de mourir, Michael Aris dormait avec cette œuvre suspendue au-dessus de son lit. « *Quand je la regarde, dit Kim Aris, je pense à mon père, et à tout ce qu'il a fait.* » C'est son tour désormais. Peinte en orange sur la toile noire, la silhouette de sa mère luit comme un flambeau. (M)

En 2010, Luc Besson produit et réalise "The Lady", une biographie d'Aung San Suu Kyi. Au soir du 10 novembre, la réalité rattrape la fiction. Devant Luc Besson et ses acteurs, Kim reçoit soudain un coup de fil. Sa mère vient d'être libérée de sa résidence surveillée, il va pouvoir obtenir un visa. C'est un choc. La dernière fois qu'il l'a prise dans ses bras, c'était il y a dix ans.



Kim Aris, à Londres, devant un portrait de sa mère peint par sa grand-mère Josette Aris Vaillancourt.